

Christine Montalbetti

L'Origine de l'homme

Roman



Extrait de la publication

L'Origine de l'homme

DU MÊME AUTEUR

Sa fable achevée, Simon sort dans la bruine, P.O.L, 2001

Christine Montalbetti

L'Origine de l'homme

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2002
2-86744-900-6

www.pol-editeur.fr

I

LA MAISON DE L'AMI

I

Splatch splatch fait notre homme qui se réjouit de voir passer une demi-douzaine de libellules dans l'air acide et ne rechigne pas à commettre quelques gerbes d'éclaboussures toutes picardes en ce frisquet matin d'octobre où il est venu prendre son bain quotidien dans la rivière, splatch splatch, et ces éclaboussures à l'origine desquelles il se trouve (il n'y a personne à la ronde, et à moins d'un gros, d'un très gros, d'un énorme poisson de la catégorie grand mammifère aquatique pisciforme, exemple la baleine, on ne voit pas du tout ce qui pourrait brasser autant d'eau dans la rivière et la faire virevolter et voler de cette manière) lui sont occasion de se réchauffer un peu dans l'action même modeste qu'elles impliquent, battement des bras, rotation de l'épaule, paume bien plate comme raquette ou spatule venant fortement cogner l'eau tandis que là-dessous les pieds et même les jambes s'agi-

tent histoire de maintenir notre homme en position verticale et à une hauteur à peu près égale.

Les éclaboussures s'élèvent perlées au-dessus des champs de la Somme vers le ciel gris-bleu où pour l'heure les nuages ont formes assez statiques et comme suspendues avant le sifflet du départ, puis retombent, plus finement perlées peut-être, en griffant le vert uni des champs de rhubarbe, et la joliesse de l'affaire (agrémentée par ces quelques insectes archiptères et dont les quatre ailes nervurées filtrent comme des calques l'aquarelle des paysages) met un peu de fête au cœur du nageur, qui n'éprouvait pas de grande tristesse remarquez bien, mais tout de même une sorte de mélancolie un peu globale, comme ça, une mélancolie molle, si cela existe (la preuve), liée à la reconsidération vague du passage des jours et du pas béséf qu'on a fait avec, mais vague hein j'ai bien dit, pas du tout l'examen de conscience alors bon deux colonnes choses faites choses pas faites et la soustraction pas glorieuse et le remords qui suit, du tout du tout, juste une sorte de sentiment assez assoupi qu'on porte ordinairement avec soi sans qu'il gêne vraiment, et puis ce matin où l'on s'est réveillé pas folichon qui prend un peu plus de place que d'habitude et splatch splatch on le chasse à coups de perles d'eau dans les paysages, voili voilou.

Notre héros n'économise pas son effort et c'est là un beau désordre aquatique, une sorte, allons-y, de feu d'artifice aqueux, si bien que pour un peu vous diriez C'est Versailles, et en vérité c'est ce que pourrait très bien suggérer Constantin s'il passait par là, le hélant bonhomme depuis la rive, mains en porte-voix ce serait nécessaire, les pieds bien

au bord de la rivière pour être plus près des oreilles du nageur, et de son corps faisant manière de ressort, réajustant constamment son équilibre, dessinant une sorte de S continu et mobile dans les paysages, Dis donc c'est Versailles, mais à cet instant où notre homme poursuit ses barbotages, Constantin est plutôt en train de ratisser ses cheveux gris souris dans la dentition d'un peigne d'écaille qu'il trempe préalablement dans de l'eau de Cologne, voilà, il visse par-dessus sa casquette et hop toute sa petite personne sort de sa maison direction le Café des Voyageurs.

Notre nageur donc splash splash y va de bon cœur, et accède ainsi dans ce matin abbevillois à quelque chose qui ressemble malgré tout à un bonheur, ouh mais il ne s'agirait pas de prendre froid, il sort agilement (chapeau bas, messieurs, on sent le spécialiste) du lit de la rivière, et sur l'herbe l'attendait une bonne grande serviette en coton des familles, dont, grelottant, il commence par s'entourer, laissant claquer ses dents comme enfant quand il espérait que des frissons si manifestes convaintraient sa mère de lui frotter le dos.

Une fois absorbée dans l'éponge la part la plus apparente de l'humidité, se désentourer le corps, l'exposer au vent froid mais juste le temps de faire passer, dans un mouvement de torero, tout le rectangle de la serviette derrière son dos, cette fois non plus dans sa première position enveloppante, non, en s'efforçant de maintenir sa configuration de rectangle, même un peu torsadé ici ou là, et en la tenant ainsi derrière soi par les coins supérieur droit et inférieur gauche respectivement (ou l'inverse, si vous êtes gaucher), l'actionner latéralement contre son dos, se frot-

ter la peau jusqu'à la brûlure, huum cela réchauffe délicieusement, tandis que la plaine boit le bruit de vos grognements de satisfaction et d'effort, qui viennent se perdre en les sols spongieux et le feuillage des saules, et que vous songez vaguement à vos enfances, hop on arrête et on se frottouille les cuisses, et voilà les mollets, le dessus des pieds mais pas à chaque fois, car voyez l'homme-échassier qui dans la campagne essaye de maintenir son équilibre, sur sa jambe gauche qu'il plie et qui paraît sautiller d'elle-même (attention aussi de ne pas retomber sur le tranchant d'une coquille de moule d'eau douce transportée par une sarcelle depuis les marais avoisinants), pendant que son bras se penche vers le pied levé et le rejoint, un coup d'éponge au-dessus, sur le dessous c'est téméraire, mais ce matin semble être un grand jour, opération renouvelée pour l'autre pied, la jambe droite guère plus fière que la précédente et continuant sa danse immaîtrisée, ah là là un instant on croit que, mais non, notre homme se redresse, ayant déjà séché le coup de pied il oriente sa serviette vers la plante dudit, je retiens ma respiration, bon, il a l'air de se débrouiller, la serviette chatouille le dessous du pied en emportant avec elle le maximum de gouttes qui s'y étaient agglutinées, voilà, ne tentons pas le sort plus longtemps, le pied retrouve l'assise du sol, la force du poids tombe plus à l'aise dans la surface de sustentation, élargie par le compas légèrement ouvert des jambes, là, pile entre les deux, on pourrait dessiner la flèche qui va dans l'herbe, c'est bien cette aisance retrouvée de la posture, on allait oublier les bras, un petit coup sur le torse, et on endosse les vêtements qui collent au corps toujours

humide malgré la méthode dont on a su faire preuve. Le vent, lorsqu'il se lève, ne sèche rien, l'air d'Abbeville contient un tel degré hygrométrique qu'il n'y a presque pas de différence entre la rivière et le dehors, et comme la serviette tombée au sol déploie son drapé blanc qui vient tacher assez esthétiquement le vert du pré, on est là dans ses vêtements tout poisseux comme si tout était à refaire. Le pied s'enfonce dans l'herbe comme en tapis de bain épais et qui rend l'eau, avec un petit bruit sans quoi ce ne serait pas un matin picard bien de chez soi, et pour peu qu'au moment où l'on sortait de la rivière un jet de pluie soit venu vous rincer le dos, la nature n'est plus, je vous le dis comme je le pense, qu'une immense salle de bains, les nuages ouvrant plaisamment sur vous leurs grands robinets afin de vous débarrasser des sucres de l'eau plane, et vos éclaboussures en ont rajouté, votre serviette est trempée et proprement inutilisable, et je ne parle pas de vos vêtements roulés en boule à terre et qui manifestement ont fait un très correct office de serpillière.

Enfin ce matin dont nous nous occupons il n'a pas plu au sortir de la rivière, et il faut même ajouter, dans ce premier chapitre sur la baignade, un petit rayon de soleil pas mal venu, que vous n'avez pas la sensation des ciels titane, d'un jour qui paraît ne jamais se lever, cela arrive, d'un air gorgé d'eau mais avec une propension à la rétention qui fait que les nuages ne crèvent pas, plouif rendant au ciel sa bleuité, non, de ces journées qui sont comme des nuits, et partant comme des parenthèses, vous n'y faites rien de bon ; lequel rayon de soleil, donc, qui nous surprend heureusement, vient toc gicler sur l'éponge qui cou-

vrait l'épaule du nageur et se trouve maintenant roulée en boule à vos pieds, puis en un genre de frisottis court sur les herbes de la rive, dans une sorte de hâte joviale par où il se répand de bonne grâce sur la campagne picarde.

Notre homme, ayant achevé de boutonner sa redingote et donnant à ses muscles dorsaux l'ordre de s'agiter pour décoller le tissu de la chemise de la peau (une fois qu'un peu d'air est passé, l'humidité disparaît plus vite), a tout de même l'air un tantinet plus présentable que dans le caleçon long de tout à l'heure, si bien que je pense que le moment est favorable, mais notre héros me fait signe d'attendre, il se recoiffe, avec les moyens du bord, quatre doigts font l'affaire, le pouce restant inutilement tendu en l'air comme ornement au peigne qu'on s'improvise, on les passe plusieurs fois dans les cheveux, voilà, à gauche, sur le dessus, à droite, on ne compte pas sur la rivière pour vérifier son reflet car premièrement un grand nuage bis passe qui obscurcit l'eau et atténue ses capacités réfléchissantes, et deuxièmement se penchant on détruirait l'assemblage, les deux mèches frontales qu'on avait rabattues sur le dessus venant pof tomber verticalement vers la rivière, l'eau qui imbibe votre chevelure remplissant imparfaitement sa fonction de gel capillaire. Notre héros, sur la remarque qu'il s'adresse à lui-même que dans ce contexte rustique il ne peut guère mieux faire au sujet de l'apparence de sa petite personne, s'avance vers le lecteur, Pardon d'être un peu en retard, j'ai pris mon bain diurnal dans la Somme, en vieux célibataire plein de manies, il fait une courte parenthèse scientifique, sur les effets bénéfiques, rapport à la santé, de ce quotidianum balneum, Le secret de mon éternel air de

jeune homme, vraiment je crois que cela présente un intérêt pour l'organisme, j'ai mon idée là-dessus, laquelle il expose sans hésiter et dans une sorte de mouvement altruiste bien sympathique au fond vous ne pouvez le nier, même si pour vous il ne sera jamais, vous vous dites bien jamais, question de vous baigner dans la Somme en plein mois d'octobre, et même septembre, vous n'osez pas vous avouer juillet-août mais c'est tout comme, vous ne vous ébattrez en aucune façon dans cette rivière trop fraîche avec cette conviction qu'éprouve notre homme, ni sans conviction, ni dans aucune rivière, au milieu des herbes, des mousses, et merci bien des poissons – brochets et autres ésocidés dont les dents pointues ne vous disent rien de bon (je ne parle même pas de la mollesse huileuse des quatre barbillons des carpes).

Il a terminé son panégyrique des exercices frigori-fiants et vous tend sa main, une main tachée de chlorophylle peut-être, mais soignée, mais sans calle, juste un durillon sur l'index qui signale plutôt le travail de bureau, l'activité d'écrire mais quoi, une main qui dans la paume contient les lignes avec tout ce qui a déjà été rempli des petits ordres du destin et tout ce qu'il reste à accomplir, la lumière du jour tombe dedans et vous pourriez presque déjà la lire mais patience, et il articule gentiment son nom dans le vent frais et bucolique, l'air plutôt content de vous voir, avec assez de douceur dans la diction, et une lenteur dont on ne sait si elle lui est constante et si elle réfléchit tranquillement la somme conséquente d'années de paresse, ou bien si c'est là attention à votre égard, et désir d'être bien entendu, car un nom pareil n'est pas aisé à

prononcer, surtout avec cette bise qui se lève, ni à recevoir dans son oreille assez distinctement pour pouvoir le mémoriser et le répéter ensuite. Vous prenez la main qu'il vous tend et qui doit sentir la rivière, les herbes, peut-être le savon qui avait servi à laver la serviette de bain, il serre la vôtre, comme on dit une poignée de main franche, en lui imprimant un bref mouvement vers le bas à quoi il vous faut résister du poignet, rien là de ramollo ni de mesquin ni de main comme morte ne serait-ce sa moiteur, et qui manifeste dans son serrement un vrai désir de vous accueillir, allez, vous avez bien entendu, dans le cri des guèbres à huppette, dans le frémissement des saules, des hêtres, des chênes, dont les feuillages filtrent l'air de la rivière pour les premiers, et pour les seconds (j'entends ici les chênes seuls) qui forment une sorte de bosquet à l'endroit où vous vous êtes arrêtés, tous les deux, pour cette scène de présentation, il a comme une inclinaison de la tête en vous le disant, et voici que glisse le long d'une mèche de ses cheveux une goutte de la rivière qui amasse eau à mesure de son parcours comme boule de neige au flanc de la montagne et arrivée au bout demeure un peu suspendue, bille translucide, avant de tomber plof sur le petit trapèze de votre main vous savez entre le pouce et l'index, son menton disparaît, manière de parler, dans le col levé de sa redingote, Jacques Boucher de Crèvecœur de Perthes, pour vous servir.

Ah bon très bien, cela ne vous dit rien du tout (à moins que ?), vous prenez l'air de qui voit vaguement, imprimant à votre tour à sa main un bref mouvement vers le bas à quoi il résiste assez bien, et à votre tour vous pro-

noncez votre nom à vous, dans ce matin agreste et vert, et comme se répand de plus en plus nettement l'odeur douceâtre des betteraveries, au-dessus de votre tête les nuages ont commencé leur parcours, sur les chapeaux de roues on dirait, et leur course rapide ne cesse de reconfigurer le ciel, on sent la mer proche, songez-vous, vous souvenant de météorologies balnéaires, des ciels changeants de la Manche, où volontiers mille saisons défilent en un seul jour.

II

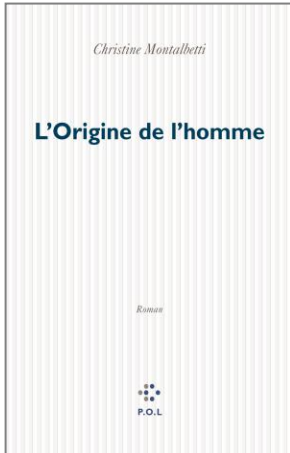
Craboudingue, craboudingue, songe à peu près Orrorin Tugenensis, qui pointe le nez hors de son arbre d'humeur assez fumasse pour ce jour, n'aperçoit ni singes colobes dans les abords boisés, ni impalas, plus loin, dans les parties ouvertes du paysage, et se voyant à l'abri des regards agite violemment les branches autour de lui, chassant les particules de lumière qui s'affolent autour des feuilles, zui zui, si les particules de lumière pouvaient bruïsser, et s'il s'agissait exactement de particules, et tandis que vous rêvassez un peu à cette question de la nature corpusculaire ou ondulatoire de la lumière, Orrorin court en tous sens d'une branche à l'autre, au risque de s'en fourrer une dans l'œil je l'aurai prévenu, à mille lieues de se préoccuper de ce que c'est que ça, radiations ou gaz, en quoi l'on peut prendre une sorte de bain sec et bien agréable si l'on accepte de s'installer au creux douillet des photons au

lieu de s'agiter de la sorte, ayant sans doute noté, sans s'en faire nécessairement maxime, qu'un peu d'exercice physique, pourvu qu'il soit obstiné, a le pouvoir de dissiper les colères, et il y va franco, dans ce matin d'octobre moins six millions avant notre ère, quelque part à proximité du lac Baringo, et de temps en temps s'arrête pour mâchouiller un branchage, malgré la taille relativement modeste de ses molaires (surtout la M3), aidé tout de même par l'émail épais de ses dents (la P4, ou deuxième prémolaire inférieure, je vous le dis comme ça, est de forme ovoïde), pensivement, voyez, remâchant son ire, mais y ajoutant quelque chose comme une conscience, en surimpression, de son importance, et qui lui donne, en même temps que cette colère ponctuelle, qui continue de bouillir par en dessous, une sorte d'état de calme supérieur, contradictoire avec cet énervement de détail, et qui se déploie mieux pendant ses pauses contemplatives, car Orrorin, excusez-le du peu, signifie l'homme des origines en langue tugen, et, tandis qu'il continue d'actionner les muscles masticateurs de sa mâchoire inférieure tout en laissant les stimuli lumineux exciter ses papilles optiques, il prend pose d'ancêtre, comme s'il détenait le savoir qu'il porte en lui toute la suite, premier protagoniste de la grande East Side Story, puis la colère rattrape cette sorte d'ampleur de l'incarnation historique à quoi son corps s'était prêté le temps de la considération mastiquante des paysages, et, secondé par les premières phalanges incurvées de ses mains, il se suspend de branche en branche, prend de l'élan, bat des records de vitesse, hop à gauche, puis à droite de l'image, et de nouveau, hop et hop, attention, vous vous retenez de crier, il

s'érafle considérablement, sans s'interrompre, cette contrariété physique efface la morale il faut croire, dans les froissements de feuillages qui balaient rapidement le ciel blanc, la dépense d'énergie dans les paysages comme moyen commode de se désénerver, voilà assurément la technique d'Orrorin, qui à mesure s'apaise, ralentit sa course furibonde, jusqu'à en faire sautillante promenade, on espère, ça y est, on se calme, Orrorin fait station, plus longue que les précédentes, il envisage la plaine, le ciel blanc se reflète dans sa pupille en une petite tache, toc, puis il reprend sa route entre les branches, tandis que notre Jacques, le cheveu encore mouillé de son bain récent en la frisquette rivière d'Abbeville, effectue son parcours matutinal (retour à la maison) vers les rues ombreuses de la ville (le soleil, encore très latéral, n'y entre pas; à une heure plus avancée du jour, les pignons pointus dessineront sur les façades adverses leur motif de couronne des rois), et il semble aujourd'hui particulièrement pressé, je le dis à cause de sa mine concentrée et aussi à cette manière dont son corps se déporte vers l'avant, comme s'il voulait arriver plus vite que ses jambes, voyez, le postérieur eh oui par conséquent un peu en arrière (a-t-on le droit de dire cela de son héros?), et le dos et le cou tendus vers le point d'arrivée, les bras, eux, battant l'air, comme rames au milieu de la tempête; et ainsi coupant à travers champs vers les remparts, la foulée rapide et longue et les jambes pourtant toujours en arrière du buste, notre homme souffle bruyamment dans les paysages, on n'entend plus que cela, le pas dans l'herbe à consistance d'éponge et la respiration, cela fait force buée qui s'éparpille en nuages au-dessus des prés,

N° d'éditeur : 1780
N° d'imprimeur : 021362
Dépôt légal : août 2002

Imprimé en France



Christine Montalbetti
L'Origine de l'homme

Cette édition électronique du livre
L'Origine de l'homme de CHRISTINE MONTALBETTI
a été réalisée le 3 octobre 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en juin 2002
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782867449000 - Numéro d'édition : 2620).
Code Sodis : N46437 - ISBN : 9782818009796
Numéro d'édition : 230881.